

Le Nouvel Observateur PLUS

20,2, 2016-03-16

Umberto Eco est mort : il savait marier la pensée et l'amusement. C'était un bon pédagogue

Publié le 20-02-2016 à 12h52 - Modifié le 21-02-2016 à 10h55

Par **François Jost**
Analyste des médias

. L'écrivain et philosophe italien Umberto Eco est mort dans la nuit de vendredi à samedi, à l'âge de 84 ans. Notre chroniqueur François Jost a connu l'auteur du célèbre roman "Le Nom de la rose". Il explique comment Umberto Eco a réussi à réconcilier deux instances que l'on oppose souvent : le penseur et l'artiste.

Un sémiologue comme moi doit d'abord à Umberto Eco la légitimité d'un nom. Avant que ces travaux atteignent un public au-delà du petit monde académique, je faisais une profession qu'il était difficile de nommer.

Dès que l'on prononçait le mot "sémiologie", c'était aussitôt une pluie de questions et il fallait, pour faire comprendre de quoi il s'agissait, se lancer dans un cours face à un destinataire qui n'en attendait pas tant.

Un être pétillant d'humour

Paradoxalement, c'est au moment où il a quitté les rivages arides de cette discipline pour se lancer dans la littérature, qu'elle a atteint une certaine reconnaissance grâce à lui. On s'est soudain émerveillé devant ce professeur très sérieux, écrivant dans une langue difficile à comprendre par le profane, qui se mettait à écrire des romans.

Jusqu'alors, il paraissait aller de soi que la théorie et la pratique étaient deux

mondes totalement séparés, et qu'on ne pouvait attendre d'un professeur qu'un ouvrage ennuyeux et scolaire, si ce n'est scolastique.

Bien sûr, c'était mal connaître Umberto Eco, qui était un être gai, pétillant d'humour, toujours prêt à raconter une histoire drôle.

Je garde en tête son concert, dans sa villa

Dans les années 1980, la petite ville italienne d'Urbino a été le centre de la sémiotique mondiale. Chaque été, les chercheurs de plusieurs pays se retrouvaient pour discuter notamment de la théorie du cinéma.

Un jour, Umberto Eco, qui avait une maison non loin de là, avait invité tout le colloque chez lui. Je garde encore en tête le concert qu'il nous a donné avec un ami, lui à la flûte, son ami à l'accordéon.

Le succès d'Eco trouve ces racines dans cette capacité qu'il avait à marier la pensée et l'amusement. À ceux qui voudraient en faire l'expérience et apprendre les concepts fondamentaux de la narratologie, je recommande "Six promenades dans les bois du roman et d'ailleurs" (1996), qui sont un parfait exemple de ce don pour la pédagogie, qui refuse d'identifier le sérieux à l'ennui et l'amusement au futile.

La sémiologie, une curiosité envers l'autre

Il arrive qu'un lecteur du Plus se moque de mon identité, trouvant l'étiquette "sémiologie" prétentieuse. C'est mal comprendre cette discipline.

La sémiologie telle que l'a pratiquée Eco, loin d'être tournée sur elle-même, est d'abord la manifestation d'une curiosité envers l'autre et le monde.

Au lieu d'en rester à la valeur d'usage des objets du quotidien, de l'architecture ou des images, elle tente de comprendre comment ils font signes. Ce que je tente modestement de faire moi-même dans mes articles sur ce site.

Il a allié pratique romanesque et écriture théorique

Il est impossible de résumer en quelques lignes l'œuvre considérable d'Eco. Mais je voudrais juste retracer le chemin ouvert par trois de ses livres, qui me semble très significatif, à la fois de la façon dont il a allié pratique romanesque et écriture théorique, et de l'esprit de liberté qu'il a enseigné.

La première étape importante est constituée par "L'œuvre ouverte" (1965), dans laquelle il montre comment certaines œuvres modernes (notamment celles de Joyce) sont propices à de multiples interprétations et comment le texte ne ferme pas le sens.

Nous sommes dans une époque structuraliste, où l'on pense que la constitution du sens vient d'abord du texte.

Le texte, une "machine paresseuse"

En 1979, dans "[Lector in fabula](#)", Eco déplace cette position : il explique que le texte est d'abord une "machine paresseuse" et qu'il ne serait rien sans l'activité du lecteur, qui ne comprend que grâce à de nombreux savoirs qu'il apporte avec lui : savoirs sur le monde comme savoirs sur le récit lui-même.

De là à prétendre que le lecteur peut tout dire à propos d'une œuvre, il n'y a qu'un pas, qui est très souvent franchi.

Pour mettre fin à cette dérive indéfinie du sens, il publie "Les limites de l'interprétation", qui revendique l'accord sur un sens minimal, littéral d'une œuvre.

Une œuvre foisonnante

Entre-temps, Eco a fait l'expérience de romancier, en publiant "[Le Nom de la rose](#)", et il a pu constater les excès d'un lecteur tout puissant qui confond ses rêveries avec ce que dit le texte.

C'est sans doute sa capacité interaction entre différents rôles – le romancier, le professeur, le sémiologue – qui a permis à Eco de produire une œuvre si foisonnante : "Le Nom de la rose" n'aurait pas existé sans sa thèse sur Saint-Thomas d'Aquin, ses écrits théorique sur le lecteur sans l'expérience de la fiction.

Aussi, Eco a réussi à réconcilier deux instances que l'on oppose souvent : le penseur et l'artiste.